

Québec français



***Marius et Jeannette***  
**Une perle rare**

Christiane Lahaie

---

La lecture d'oeuvres littéraires

Number 109, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56352ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Lahaie, C. (1998). Review of [*Marius et Jeannette : une perle rare*]. *Québec français*, (109), 93–94.



# Marius et Jeannette

C'est de France, et plus particulièrement de Marseille, que nous vient le petit bijou qu'est *Marius et Jeannette*. Un conte de l'Estaque, long métrage de Robert Guédiguian primé à Cannes en 1997. Il relate l'histoire toute simple d'une rencontre entre deux êtres ni beaux ni laids, peu choyés par la vie, et qui hésitent à s'engager à nouveau. Le début du film fait craindre le pire, c'est-à-dire une sorte de misérabilisme à outrance, surtout lorsqu'on entend les premières notes d'*O sole mio*. Or l'humour et l'authenticité de ses personnages projettent très vite le spectateur du côté de la joie, des dilemmes résolubles grâce à l'amitié salvatrice, bref, de la vraie vie et de ce qu'elle comporte encore d'émouvant.



## Une perle rare

par Christiane Lahaie

Tout se passe à Marseille, dans le quartier qu'on appelle l'Estaque, à proximité du port. Marius (Gérard Meylan), au tournant de la quarantaine, est payé pour surveiller les abords d'une cimenterie en démolition. Il y croise Jeannette (Ariane Ascaride), une mère de famille esseulée qui tente de s'emparer de deux récipients de peinture qu'on a abandonnés, car elle espère rénover son logement à bon compte. Si Marius l'en dissuade, c'est pour mieux les lui rapporter après et lui offrir ses services de peintre en bâtiment. Il n'en faut

pas davantage pour que les deux se lient d'une amitié qui finira par se muer en amour. Mais les nouveaux liens ne se tissent pas aisément : le passé revient hanter Jeannette, et surtout Marius. C'est alors que les gens du quartier viennent à leur rescousse : pendant que les voisines de Jeannette tentent de la persuader de retourner auprès de Marius, Dédé (Jean-Pierre Darroussin) et Justin (Jacques Boudet), d'autres voisins, entreprennent d'arracher Marius à la dive bouteille pour le ramener dans les bras de celle qu'il aime.

Mais résumer ce film ainsi ne lui rend pas justice, car en plus d'être un conte

contemporain sur l'amour et l'amitié, *Marius et Jeannette* parle d'humanité et de respect d'autrui. Certains pourraient voir dans le fait que Jeannette ait une fille blanche (catholique) et un fils noir (musulman) un appel peu subtil à la tolérance, et pourtant, tout cela passe en douce. Cette femme a aimé deux hommes dissemblables, un point, c'est tout. De la même façon, Justin, un enseignant à la retraite, tient périodiquement un discours qui, sans constituer un message martelé, dit clairement les choses : « les intégristes sont les daltoniens de la religion ». Selon lui, c'est l'acceptation de la différence qu'il faut cultiver. Il est d'ailleurs ironi-

que que cet ancien professeur invite les enfants à danser une farandole, un jour où les écoles sont paralysées par une grève.

Quant à Caroline (Pascale Roberts), une rescapée des camps nazis et sa compagne de longue date, elle ne rate pas une occasion de tenir des propos résolument marxistes, elle qui a subi des humiliations issues de la droite trop puissante. Non conformiste, en réaction à toute forme de règles strictes, Caroline refuse d'épouser Justin, non pas parce qu'elle ne l'aime pas, mais parce qu'elle a compris que la vie est fragile, et que les sentiments n'ont rien à voir avec les conventions sociales.

Pour sa part, le couple formé de Dédé et de Monique (Frédérique Bonnal) illustre on ne peut plus éloquemment la difficulté d'aimer. Elle est spirituelle, mais aigrie par sa triple maternité ; lui frôle l'aliénation et l'alcoolisme. La plus grande faute de ce dernier ? Il a voté pour le parti de Le Pen... Mais elle finira bien par lui pardonner, va ! Et la vie continue...

On s'en doute, l'humour ne manque pas dans ce film de Guédiguian, qu'il soit verbal ou lié à des situations comiques,



ou teinté d'une touche d'exotisme. Le personnage truculent de Jeannette en est la meilleure preuve : avec son accent marseillais fort appuyé, elle compare la chaise sur laquelle elle est assise pour travailler dans un supermarché à un instrument de torture de la Gestapo, comparaison qui, du reste, lui vaut un congédiement. Or, le patron perd éventuellement son emploi lui aussi, avant de devenir vendeur de lingerie fine, puis serveur dans un restaurant chic. La surprise de Jeannette, qui le retrouve à chaque fois, constitue une sorte de gag à répétition.

En outre, il y a quelque chose de décousu et de vaguement carnavalesque dans l'intrigue de *Marius et Jeannette* : ce sont les petites gens qui y tiennent le haut du pavé, qui ont la cote et font preuve de sagesse. Tout indique que ce sont eux qui détiennent la vérité, puisqu'à leurs yeux, il n'en existe pas une, mais plusieurs. À titre d'exemple, je ne mentionnerai que cet échange touchant de simplicité entre Marius et Jeannette, en contrepoint à la conversation d'un couple manifestement riche et pour qui l'argent et les placements boursiers semblent les seuls sujets dignes d'être abordés à table. Cette atmosphère de carnaval trouve son apogée lorsque Justin et Dédé entreprennent de ramener Marius dans le droit chemin de l'amour. Ils n'hésitent pas à prendre d'assaut un estaminet, établissement qui devient vite le théâtre d'une série de numéros loufoques : Marius qui embrasse des hommes et baisse son pantalon devant la caméra, Justin (ou Dédé ?) qui casse un miroir sur la tête du tenancier, un inconnu (peut-être un homosexuel) qui évalue le postérieur de Marius, un poulpe que tout le monde s'envoie à la figure, tout cela sur un air de Vivaldi... Ne serait-ce que pour cette séquence, le film en vaut le déplacement.

Tout se termine sur un quai où les trois hommes vêtus respectivement de blanc, de rouge et de bleu, et étendus face contre l'eau, évoquent visuellement le drapeau de la France. L'ordre des couleurs n'est cependant pas respecté, comme si Guédiguian voulait dire que la devise de son pays avait toujours droit de cité, peu importe l'ordre dans lequel on choisissait de présenter liberté, égalité et fraternité. Il est clair que Guédiguian s'inquiète de la montée du racisme, chez lui comme ailleurs, mais sa façon de le dénoncer demeure unique et redoutable d'efficacité.

Autre détail digne de mention : le regard que le réalisateur pose sur la sexualité. Habitée que je suis au traitement esthétisant du cinéma américain sur des corps parfaits et ruisselants, je ne peux m'empêcher d'être interloquée, puis finalement séduite par le travail discret, voire pudique, de la caméra de Guédiguian. Ici, pas de panoramiques lancinants ni d'éclairage latéral, de manière à donner une apparence irréaliste à un rituel vieux comme le monde. Ici, on opte pour la lumière naturelle et crue, ou pour la lueur bleutée d'une pleine lune. De plus, ce n'est pas Jeannette que l'on voit nue, mais Marius.

Mais tout cela ne suscite ni frisson voyeuriste ni malaise : la nudité et le sexe font partie de la vie. Pas de quoi en faire un plat, donc ! Voilà une attitude saine à l'égard de la sexualité, attitude que le puritanisme américain mine trop souvent, du moins, au cinéma.

Sur le plan formel, *Marius et Jeannette* paraît aussi étudié que les films de Pasolini ou de Jean Renoir dont Guédiguian dit s'inspirer. J'ajouterais même qu'on décèle un peu de Fellini dans cette série de vignettes lâchement liées les unes aux autres, mais qui trouvent en épilogue une remarquable unité. Il s'agit, en fait, d'un mélange de naturalisme et de poésie tant visuelle que sonore. En effet, la toute première image du film, scandée par une chansonnette à la française, donne le ton : un ballon de plage aux allures de globe terrestre flotte, la tête en bas, dans les eaux sales d'un port. Il avance et suit le chemin que lui indique une enseigne posée au fond de l'eau et qui pointe en direction de l'Estaque. De



même, si les très belles images de la cimenterie en démolition évoquent la dévastation de la guerre, ce n'est que pour mieux y faire vivre des personnages colorés : une bavarde en jeans qui se plaint de douleurs au dos, et un taciturne en *salopette* rouge qui fait semblant de boiter pour attendre ses employeurs.

Ainsi, sans jamais sombrer dans le didactisme ou la complaisance, Robert Guédiguian a concocté, avec *Marius et Jeannette*, une histoire touchante parce que réaliste, attachée aux petits détails du quotidien : ceux qu'on passe trop souvent sous silence et qui, si on prenait la peine de s'y attarder, auraient beaucoup à offrir.